

— — —  
Des camions de tendresse

Françoise Rey

— — —



FRANÇOISE REY

# Des camions de tendresse

*Roman*

COLLECTION



T A B O U É D I T I O N S

91490 MILLY-LA-FORÊT, FRANCE

© 2015 Tabou Éditions, tous droits réservés.

Première édition

1.1500.CP.04/15

*« Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. » (Art. L.122-4 du Code de la Propriété intellectuelle)*  
*Aux termes de l'article L.122-5, seules « les copies strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source, les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, sont autorisées.*  
*La diffusion sur internet, gratuite ou payante, sans le consentement de l'auteur est de ce fait interdite.*

Imprimé en UE par Color Pack, Hongrie

Dépôt légal : 2<sup>e</sup> trimestre 2015

ISBN édition papier : 978-2-36326-020-8

ISBN édition numérique (PDF) : 978-2-36326-624-8

ISBN édition numérique (Epub) : 978-2-36326-625-5

## Préface

Je me souviens... C'était en 1989, *La Femme de papier* était à peine parue que déjà les éditeurs me mettaient en garde :

— Attention, on va vous attendre au tournant du deuxième livre ! Le deuxième, après un succès, c'est très périlleux, et à vrai dire souvent casse-gueule !

Ils ajoutaient quand même, un peu penauds de leur trop grande hâte :

— Parce qu'il va y en voir un deuxième, n'est-ce pas ?

Je me souviens aussi des journalistes qui m'interrogeaient :

— Bon, *La Femme de papier*, c'est un pied de nez, non ? Un pavé dans la mare de la littérature érotique ? Mais maintenant qu'elle vous a lancée, vous allez changer de thème ? De créneau ? Vous n'allez pas écrire que sur le sexe ?

J'ai répondu, et j'étais sincère :

— Non, bien sûr, je vais parler d'autre chose !

Et en fait...

Pour en revenir à ce deuxième livre, qu'on me faisait l'honneur d'espérer (et de redouter) dans le milieu

éditorial, et aussi parmi le public, il était en moi depuis longtemps. Oh ! très vaguement, très confusément. Des fantômes flous de beaux mecs indifférents aux charmes féminins, les visions diffuses de leurs étreintes, l'envie de les séduire, la tentation de m'immiscer dans leur intimité, de les obliger à me voir, d'abord, à m'aimer peut-être ensuite, tout cela levait en moi doucement, ferment incontrôlable et têtu de la création littéraire, mais restait à la frange de ma conscience, comme les rêves dont on ne parvient pas à se souvenir précisément au matin, mais dont on sait qu'ils ont peuplé votre nuit.

Et puis il y a eu cette sortie scolaire que j'ai accompagnée en Italie. Je me souviens encore... Des kilomètres de route, d'autoroute, toute droite, et notre grand vaisseau qui avalait le bitume, régulièrement, imperturbablement. J'étais installée à l'avant du car, et je voyais le long ruban gris de l'asphalte dérouler le scénario d'une histoire qui parlait de périples infatigables, de gens du voyage patiemment installés dans leur interminable transhumance... Les gosses tenaient à mettre de la musique, et ils venaient à tour de rôle glisser leur cassette dans le lecteur de bord. La rencontre magique, la révélation a été pour moi cet album de Dire Straits, dont les accents souvent mélancoliques, les mélodies douces, les tempos plus rythmés se sont soudain parfaitement ajustés aux paysages parcourus, aux distances franchies. Notre escapade prenait l'allure d'un road movie et sa bande-son me transportait plus sûrement, plus efficacement que le Pulman souple et puissant.

Rentrée chez moi, je me suis procuré la cassette de ma merveilleuse découverte, je l'ai écoutée à longueur d'heures, et j'ai assisté au miracle : la naissance sponta-

née, organisée sans efforts, de mes héros, d'abord, ces deux magnifiques garçons dont, plus tard, les lectrices, et les lecteurs aussi, mais pas n'importe lesquels, m'ont confié :

— Ce qu'on a pu les chercher, ces deux-là, sur les parkings de poids lourds, les aires d'autoroute ! Dites-nous qu'ils existent !

Certes, ils existaient, mais dans une quatrième dimension, celle de mon imaginaire, de mes rêves incontrôlés... Pour mieux les approcher, les dépeindre, pour les rendre encore plus désirables parce qu'inaccessibles, j'ai enfanté d'une exploratrice quasiment vierge des choses du sexe, un Candide en jupon (enfin, en jupon, ce n'est qu'une expression, son allure androgyne, plus proche du jeune éphèbe que de la midinette, s'accommodait de jeans plutôt que de dentelles, même si, plus tard dans l'histoire, elle devait aller jusqu'à compromettre son naturel de garçonnet auprès d'une vendeuse de lingerie dont elle attendait des conseils à visées séductrices...)

J'avais donc mon casting, un triangle composé de deux camionneurs dédaigneux de la gent féminine, roulant de conserve dans le même habitacle, très amoureux l'un de l'autre, et d'une petite bonne femme qui croyait ne pas aimer les hommes... La suite devrait lui prouver le contraire.

La suite, je dois reconnaître qu'elle s'est écrite presque toute seule. J'avais ma musique, les chansons de Dire Straits, et les scènes surgissaient en moi, sans préméditation de ma part, sans travail, sans recherche. Une sorte de gestation, et d'ailleurs, j'étais aussi enceinte d'une autre œuvre, de chair, celle-là, j'attendais ma dernière fille, aujourd'hui âgée de vingt-cinq ans. Je peux

assurer que j'ai mené les deux grossesses ensemble, indifféremment, le prodige de la création s'accomplissait dans ma tête, sous mon crayon aussi bien que dans mon ventre, d'une façon aussi naturelle, aussi indolore, aussi indépendante de ma volonté.

Bien sûr, l'univers des poids lourds choisi pour décor (mais l'avais-je vraiment choisi ?) m'était tout ce qu'il y a de plus étranger, et pour que mon scénario soit crédible, je devais soigner quelques données techniques, quelques détails vraisemblables, utiliser des termes professionnels, rendre plausible par la couleur « locale » une histoire qui ne pouvait se contenter de scènes torrides ou de dissections psychologiques.

Je me suis abonnée à *France Routes*, à la grande surprise du marchand de presse de mon village, et j'ai potassé des pages très ardues sur les moteurs, les pannes, les exploits, les caractéristiques des grands bahuts dont je voulais faire les autres personnages (je n'ai pas dit les secondaires) de mon livre. Je suis allée rôder aussi sur des parkings d'entrepôts, ou les énormes remorqueurs, rangés culs aux quais, attendaient leur cargaison avant les grands voyages vers l'autre bout de la France et même de l'Europe. Un soir, un gars m'a avisée, je crois que je l'intriguais avec mon bloc-notes et mon crayon. Je lui ai expliqué le pourquoi de mon enquête, mon désir de crédibilité dans des chapitres qui concernaient le monde des routiers, des transporteurs. Il m'a proposé de m'emmener avec lui vers Lille où il partait au petit matin. J'aurais allègrement accepté, mais, je l'ai dit, j'étais enceinte, assez gravement à ce moment-là, et mon état m'interdisait l'imprudence d'un long voyage et de ses aléas.

J'ai donc voyagé autrement, voguant sur les partitions splendides de ce groupe dont j'ignorais quelque temps auparavant l'existence, m'imprégnant de leurs échos sensuels, du moins que je trouvais sensuels parce que, peut-être, je n'en comprenais pas les textes anglais. Cette langue que je pratique très imparfaitement me devient absconse dès que chantée, et il m'arrangeait d'ajouter à la musique des notes celles de vocables énigmatiques, poétiques, dont l'un ou l'autre, parfois, me semblait plus familier, c'était comme une lueur ténue qui à peine troue les ténèbres et vous les rend plus profondes.

*Brothers in arms...* Je crois que c'est la chanson qui m'a le plus marquée, parce qu'en l'écoutant, encore et encore, en m'en pénétrant, j'ai enfanté d'une scène extrêmement troublante, enfin, à mes yeux, à mes oreilles aussi, une scène languissamment rythmée par son tempo de berceuse. Les choses se passent sur une balancelle, des choses passionnantes et suaves à la fois. Je ne pourrai plus jamais entendre cette mélodie sans revoir ce moment magique, sans le revivre, en fait, car j'ai l'impression absolue de l'avoir vécu. Qui étais-je de mes trois héros ? Marc, ou Tristan, roi ou chevalier d'une épopée charnelle qui mêlait la légende et le fantasme, ou bien Vic, petite intrigante folle d'amour et de désir ? Sans doute les trois à la fois... Voilà le prodige de l'écriture, qui confère à l'écrivain le don d'ubiquité et de polymorphie.

Quelle belle aventure que ces *Camions de tendresse* ! Je garde de leur genèse un souvenir puissant, et de leur naissance bien plus encore. Certes les lecteurs, surtout les hommes virils et tout empreints de stéréotypes amoureux, qui avaient aimé *La Femme de papier* se sont

trouvés désarçonnés par ce deuxième ouvrage si différent du premier, mais combien d'autres ont réagi favorablement, m'écrivant des lettres sensibles, pleines de gratitude, d'émotion, d'heureuse surprise !

Le temps a passé depuis, quelque vingt-cinq ans, je l'ai dit, et j'ai écrit plus de trente autres livres. On me demande souvent parmi tous lequel est mon préféré et j'hésite toujours. Mais aujourd'hui, avec le recul, je crois que je pourrais répondre : celui-là !

– I –

Que savais-je de l'homme quand je les rencontrai ? Rien. Ou si peu...

J'avais été mariée, vite et mal. Vite parce que c'était un mariage de réparation. Oh ! Je n'étais pas enceinte. Seulement malade d'un gros scandale, et d'un gros chagrin...

À dix-huit ans, j'avais cru aimer d'un amour indestructible ma douce amie Annie, celle qui m'accompagnait dans mes études depuis dix ans. Je dis « j'avais cru », car on s'était ingénié à me prouver le contraire d'une irréfutable façon ! Il ne s'agissait pas d'un amour indestructible puisqu'on le détruisit en un quart d'heure exactement, le temps d'une visite de mes parents, honorables pharmaciens d'une petite ville de province, chez les parents d'Annie, également commerçants, également honorables, même s'ils n'étaient qu'épiciers, de la même petite ville. Ma mère, entrée brutalement dans ma chambre, avait surpris Annie en train de compter, à petits baisers sonores, les éphélides qui couvraient mes joues et mon nez. La chose lui ayant paru plus que suspecte,

elle avait fouillé mon bureau sur-le-champ, pour y découvrir des lettres qu'elle avait jugées, cette fois, carrément dégoûtantes, Annie m'y écrivait des pornographies du style : « Ma chérie, j'ai hâte d'être à mercredi pour prendre ta main dans les allées du parc... »

Mes parents me « vissèrent », selon leur propre expression, le reste de l'année jusqu'à l'obtention de mon bac, puis m'envoyèrent passer des vacances studieuses chez ma tante, prof d'anglais, qui habitait à Limoges. Là, j'avais connu Simon... Limoges et les révisions d'anglais, c'était déjà sinistre. Ne plus recevoir de nouvelles d'Annie confinait au tragique. Simon paraissait gentil. Je lui avais confié mon histoire, demandé sa complicité pour établir une liaison clandestine avec Annie. Il avait accepté avec une petite moue très méprisante, en disant : « C'est des amusettes de gamines qui ne connaissent pas les hommes... » Il avait dans le regard une assurance méchante qui voulait dire « quand tu auras goûté mon truc, tu ne pleureras plus après Annie ». J'aurais dû me méfier, mais je n'étais pas encore traductrice, et surtout, s'il y avait un idiome que j'ignorais, c'était bien celui de l'assurance méchante qui fait luire le regard d'un homme quand il parle à une petite conne, gouine par ignorance et regret insoupçonné de son cher outil et de tous ses pouvoirs.

Ma tante, mise au fait de mes abominables déviations, encourageait, dans un but thérapeutique, les visites de Simon. Il venait me chercher pour aller à la piscine ou voir un film, et, entre deux versions anglaises, je lisais et relisais fiévreusement les petits mots hâtifs que m'envoyait, par son entremise, Annie. Il me passa exactement trois lettres, et beaucoup, beaucoup plus, de mains

partout... Ses caresses ne me dégoûtaient pas. J'étais si naïve que je prenais ma patience pour du plaisir. Et lui si égoïste, si aveugle, si infatué de lui-même qu'il l'eût presque intitulée « ivresse », s'il avait eu un minimum de vocabulaire... Mais il disait seulement : « Ah ! Ça te plaît, hein ? Ça te plaît, tu en reveux ? Tu en reveux ? » et il me meurtrissait les seins au cinéma...

Je rentrai à Bourgoin. Il vint m'y trouver, fit grosse impression à mes parents, qui surent aussi le charmer par l'envergure de leur pharmacie... Trois mois plus tard, j'épousais un homme que je n'aimais pas. Mais comme je ne le détestais pas davantage, on se plut à me présenter cette union sous les meilleures couleurs. « Pas trop de passion ! disait ma mère. Pas trop de flamme. Ça s'use vite. Après on est déçu. Regarde la Zette, elle a fait un mariage de raison. Eh bien, elle est heureuse ! » La Zette était une autre de mes tantes qui avait épousé la boulangerie Micou. Micou-fils avait vingt-deux ans de plus qu'elle, un négoce prospère et un gros ventre. Elle aussi mais ce n'était pas de sa faute à lui. Bref, leurs deux gros ventres s'étant mutuellement acceptés, chacun comme une contrepartie de l'autre, la chose avait marché. Micou avait gardé sa bedaine, ma tante Zette avait perdu la sienne et gagné, dans l'échange, outre un enfant et la considération du quartier, un air sérieux incurable. Elle ne se plaignait pas, comptait l'argent de la caisse en fronçant les sourcils, soupirait de temps à autre. En un mot, elle était heureuse.

Moi qui ne comptais pas les sous à la maison puisque Simon tenait les cordons de la bourse, mais qui soupirais de plus en plus souvent, et bâillais aussi quelquefois,

je ne tardai donc pas à manifester également les symptômes les plus évidents du bonheur. Le ménage de notre trois pièces était vite fait. La cuisine aussi. Trop vite, d'après Simon. Il aurait préféré de bons petits plats mitonnés. Mais avec les sous qu'il me donnait, vrai, c'était difficile de faire mieux. Et puis, j'étudiais encore, pour passer ma licence. Lui, ça l'embêtait. Le soir, quand j'avais fini la vaisselle, je m'attablais dans la cuisine, pour travailler, parce qu'il regardait la télé au salon, et que le bruit me gênait. Ça le faisait ronchonner. Lorsque le film était fini, il m'appelait. On se couchait, lui en râlant parce que je n'arrivais pas assez vite. Après, il râlait aussi. Il disait : « Finalement, tiens, tu ferais mieux de rester sur tes livres ! », se tournait rageusement de l'autre côté. Je soupirais. Je pensais à tante Zette. Je touchais le vrai bonheur.

Au moment du divorce, un peu avant quand même, c'est d'ailleurs ce qui m'a tout à fait décidée, ses grognements avaient fini par devenir des injures : j'étais conne en cuisine, j'étais conne avec mes livres, même pas foutue d'avoir cette saloperie de licence qui nous avait emmerdé la vie pendant trois ans, et surtout j'étais conne au lit, irrémédiablement conne, désespérément conne, conne comme il n'y en a pas, conne comme c'est pas possible, à compter les rayures de la tapisserie pendant qu'il me baisait, à même pas avoir l'idée de faire semblant, à croire que mes tripotages de gamine m'avaient faussé quelque chose, conne à faire chier un mort, conne à faire débander tout un régiment de légionnaires après la traversée du désert...

Bon. J'atteignais, là, le paroxysme du bonheur. Quand j'en ai eu assez, plus qu'assez d'être heureuse, quand j'ai

frôlé l'overdose, j'ai dit : « Stop ! Salut. Oui, tu gardes l'appart, la télé, la chaîne, les tapis et le fric, moi, j'ai mes souvenirs, tout ce bonheur que tu m'as donné, ça me tiendra chaud l'hiver », et je suis partie. Et je crois bien que le soir même, il a mangé chez mes parents, et qu'ils ont soupiré ensemble tous les trois... Un peu à eux d'être heureux, je n'étais pas égoïste...

Après, la galère, comme on dit aujourd'hui... Les petits boulots pour tenir le coup, et tenter de repasser la licence d'anglais. Vendeuse à Prisu le samedi après-midi, baby-sitter le soir, cours particuliers à des lycéens ânonnant les verbes irréguliers... Je ne voulais rien devoir à personne, surtout pas à mes parents, qu'une glaciale désapprobation crispait dans leur pharmacie, ainsi que la peur des questions du voisinage. Ma mère avait, selon ses dires, subtilement sondé Simon, s'était promue ambassadrice de ses griefs, avait tenté de me raisonner. « Il nous a dit, avait-elle commencé, enfin laissé entendre que... au lit... » L'exposé des motifs n'était pas allé plus loin. La sentence était arrivée tout de suite, exaspérée et méprisante : « Enfin ! On fait un effort, même si on n'aime pas ça ! »

L'effort, je l'avais fait, après. J'avais décidé d'en avoir le cœur net, et m'étais donc obligée à quelques expériences complémentaires pour tâcher de démêler si vraiment j'étais conne, si j'étais faussée, si je n'aimais pas ça, ou bien... L'autre alternative ne me sautait pas clairement aux yeux, tant il me semblait absurde d'imaginer que Simon, l'homme, pour tout dire, eût pu avoir son importance dans l'histoire...

Pourtant, après quelques essais très décourageants, force m'avait été de conclure que, non seulement l'homme avait son importance, mais qu'il la monopolisait toute. Je décidai d'arrêter là mes investigations quand j'obtins assez de matière pour classer, d'après les spécimens rencontrés, l'espèce en quatre catégories, finalement assez voisines : le douloureux, le prometteur, le complexé et l'exigeant, l'ordre ainsi établi n'étant dû qu'à la chronologie fortuite qui me les fit connaître.

Le douloureux, c'était grimaces, mains en coquille sur le trésor protégé et petites exclamations angoissées : « Oh ! Attention ! Tu m'as fait mal. Décalotté un peu fort peut-être. Fais gaffe. C'est fragile. Ultrafragile. Une femme peut pas comprendre ça. Tu prends un coup de pied dans les couilles au foot, je te jure que tu te relèves pas. Et le frein ! Bonjour. J'ai un copain qui se l'est rompu. Je te raconte pas l'hémorragie... et les douleurs ! Et un autre : il s'est tordu la bite, en baisant trop fort. Rigole pas. À angle droit. Alors quand même... Moi, ça me bloque, je préfère la manière douce si t'y vois pas d'inconvénient. Hou là ! Attention, je sens tes dents. Non, à peine, mais ça irrite... » Bon, celui-là, quand j'avais tout vérifié, mes ongles (tu as un ongle qui accroche... ou une peau morte, autour de l'ongle. Je t'assure, ça me griffe le gland), la position de mes lèvres sur mes dents, de mes mains dans ses cheveux (non, sans blague, je crains ça, quand on me tire les cheveux), il me restait encore à chercher beaucoup, beaucoup d'inspiration pour mouiller un tout petit peu. « T'es sèche, c'est pas croyable ce que t'es sèche. Je m'arrache la bite, moi... »

Moi aussi, j'avais l'impression qu'il me passait l'intérieur du vagin au papier de verre, mais je n'osais pas le

dire, rendue muette par le poids de mes multiples culpabilités, sécheresses et maladresses. « Aïe, tu m'écrases une couille, là... »

Il paraît que les amants fument parfois après l'amour, ou boivent un verre ensemble. Moi, j'avais plutôt envie de lui passer la pharmacie, arnica, pansements ; et tout l'assortiment d'emplâtres, qui lui ferait oublier quelle affreuse brute je m'étais montrée...

Le prometteur, c'était, d'une certaine façon, plus drôle. À peine nu, il triomphait, mains aux hanches, regard narcissique plongeant sur l'objet qui s'élançait à sa rencontre. « Hein ? Pas mal ? Non ? Eh bien là, encore, c'est rien. Ça, c'est banal, rien, rien de rien. Tu vas voir quand je suis excité... ». Moi je protestais : Si, si, très bien, ça me convenait parfaitement. « Non ! » Il se montrait catégorique. « Rien je te dis ! Pfeu ! » Il faisait « pfeu », dédaigneux. « Là, je suis crevé. Le boulot, la vie que je mène : à cent à l'heure du matin au soir. Alors je bande plus vraiment. Laisse-moi du temps. Tu vas voir ! Quand je suis en forme ! » Je lui laissais du temps, beaucoup de temps, et je ne voyais jamais rien... Au contraire, il se couchait, me caressait un peu, débandait. « Ah ! Ça y est ! Ça me tombe dessus ! La fatigue ! On vit comme des cons ! Attends ! Attends demain ! Tu vas voir. Le double, je te dis ! » Là je n'avais plus de mal à le croire, il pouvait même multiplier l'ampleur de son truc par quatre ou cinq, on restait dans les normes. En deux mots, et au pluriel. Il partait, l'œil malicieux : « Demain ! Attends un peu ! »

J'ai attendu jusqu'à rencontrer son contraire, le complexé. Même genre d'objet, mêmes dimensions, seule l'approche change, radicalement.

Le complexé, ça donne : « Tu la sens ! Tu la sens bien ? Je suis trop petit. Je m'en rends compte, va ! Et puis tu sais, dépêche-toi, je vais pas tenir cent ans. Je suis pas un ténor, moi. Jamais. Je l'ai jamais été. Encore heureux que je suis arrivé à te prendre. Des fois, je pars même avant. T'es pas tombée sur une affaire, tu sais.

Enfin, heureusement, y a la tendresse, parce que moi, je suis pas doué. Tiens ! Tu vois ! Qu'est-ce que je te disais ! Et encore avec toi, j'arrive à tenir un peu plus longtemps... Y en a, dès que je les vois... »

Bon, ça, j'hésitais toujours à décider si c'était un compliment ou non. Finalement, j'ai préféré rester sur le doute, et j'ai connu l'exigeant, le plus terrible, à mon avis. Ni geignard, ni exhibitionniste, ni ratatiné, une bonne camelote dans la braguette, bien fiable, qui ne pose pas de problème... Le problème, c'était moi...

Ça commençait par des caresses variées, très techniques, et la première sommation : « Je veux que tu sois excitée, excitée, que tu perdes les pédales, que t'en puisses plus. » Je me forçais beaucoup, je me concentrais, fermais les yeux. Excitée ? Est-ce que je l'avais été un jour ? Alors excitée, excitée... À perdre les pédales, à n'en plus pouvoir... Je contournais l'obstacle, au bout d'un quart d'heure de recueillement, en me tortillant un peu, en soupirant... Lui, qui croyait au truc de la tante Zette, s'imaginait qu'il me rendait heureuse. On passait au stade supérieur. « T'as pas fini de soupirer, je vais te

faire gueuler, moi, tu vas voir ! » Et la chevauchée débutait. Tagada. Tagada. Tagada... Après un nombre raisonnable de minutes, j'allais jusqu'à gémir, sans trop simuler, parce qu'il me faisait un peu mal. Deuxième injonction : « Je veux que t'appelles ta mère ! » Non, ça, ça me coupait tout. Le peu de foi que j'avais jusqu'ici s'émiettait piteusement. Qu'est-ce que ma mère venait fiche dans l'histoire ? De penser à elle, ça me fripait tout l'intérieur. Lui, sur sa lancée, ne s'en rendait pas compte. « Allez ! Appelle-la ! Appelle-la ! Je veux que tu jouisses ! Que tu jouisses, que t'aies du plaisir... Je peux te sauter jusqu'à demain, si tu veux... » La perspective me collait une trouille bleue. Non ! Pas ça ! Pas jusqu'à demain ! Je capitulais : « Maman, je jouis ! » Ça ne lui suffisait jamais du premier coup. « Encore ! », on changeait de position. Assis, couchés, debout, missionnaire et levrette. Il fallait dire maman chaque fois. La barbe ! Quand il s'en allait, ému par toute la volupté qu'il m'avait donnée, je restais dix minutes sur mon bidet à me rafraîchir...

Bref, à part lui, et l'on a vu comment, aucun homme ne m'avait bouté le feu. J'en conclus, pour ma paix personnelle, que je n'étais pas une matière combustible, me résignai à mon ininflammable sort, et fermai désormais ma porte, mes yeux, mon cœur et le reste à la gent masculine, à ses inefficaces joyaux, à ses stériles entreprises... Soulagée par mon abdication, je me concoctai une petite vie de jeune vieille fille, pris un chat, castré comme il se doit, obtins ma licence, trouvai un travail de secrétaire bilingue dans une société...

Et je serais peut-être encore dans mon petit logement propre-coquet, à caresser mon vieux Platon devant la

finale Des chiffres et des lettres, si mon patron n'avait eu la magnifique idée de m'envoyer suivre à Paris un stage de perfectionnement d'une semaine...

Là, tout s'enchaîne très vite, c'est ce que Verdi a appelé *La force du destin*... Le dernier jour du stage, un vendredi grisouille de juillet, ma concierge, à qui j'ai confié le chat, m'appelle à mon hôtel : « Platon s'est fait écraser par une voiture, madame Vicky. Il a sauté par la fenêtre, c'est la faute à personne. Il est pas mort, mais bien piteux... »

Mon cœur se serre. Arriverai-je à temps pour voir mourir la pauvre bête ? Je larmoie dans le taxi qui me dépose à la gare de Lyon. Patatras ! Le destin est décidément un grand costaud : grève des trains. Reprise normale des transports le lendemain. Moi, n'est-ce pas, avec mon Platon moribond à cinq cents kilomètres, je ne peux pas attendre...

Le RER m'emmène aux portes de Paris, un vieux monsieur me prend dans sa 2 CV bringuebalante, me lâche cinquante kilomètres plus loin. Je ne poireaute pas trop longtemps, voilà deux dames qui s'arrêtent à leur tour, me proposent de m'emmener jusqu'à Troyes. Va pour Troyes, je ne suis pas bien fixée sur la route à suivre, pourvu que ça descende... En fait, ça ne descend pas vraiment, pas direct, la route de Troyes, mais je me sens si paumée, si petite, si triste... La compagnie de ces femmes me rassure. La passagère se retourne, gentille : « On vous a d'abord prise pour un garçon... mais... bien élevé. Bien comme il faut. Les voyous, on ne les prend pas... »

C'est vrai que je dois, de mon côté aussi, inspirer confiance, avec mon pantalon bon chic bon genre, mon petit veston sage, mes cheveux courts, ma valise. « Roussotte, carotte, maigriotte », chantait mon père. Oui, et falote, et pâlotte, et pas trop fiérote, ce soir, à lever mon pouce à la sortie de Troyes, tandis que le soleil contrariant sort juste à la dernière minute pour ensanglanter un affreux ciel d'orage. Mon pauvre Platon...

Je baisse les bras pour essuyer une larme. La route n'est pas très fréquentée. Si la nuit tombait sur ma solitude, m'obligeant à rester là, piquée, paralysée, sans savoir où aller, où dormir ? J'ai peur soudain. Je ne sais plus s'il ne vaudrait pas mieux retourner à Troyes, chercher un hôtel... Et puis, trop tard, un vrombissement énorme, le camion ralentit. On m'a vue, on a repéré mon pouce quémandeur, mon allure timide et craintive, ma figure de gavroche pâle et perdu. Je m'exhorte au courage : les routiers sont sympas, paraît-il. J'espère que... Il freine dans un abominable chuintement. L'engin est monumental, il n'arrête pas de s'arrêter. Finalement, il s'immobilise, je suis presque derrière la remorque, à la hauteur de sa deuxième roue. Enfin, façon de parler, elle me dépasse de trente ou quarante centimètres. J'attrape ma valise pour courir vers la cabine, avec un cœur explosif et des jambes toutes molles. Mais la portière s'ouvre.

Oh ! mon Dieu !

## Du même auteur

### *Souvenirs lamentables*

COLLECTION LES JARDINS DE PRIAPE

SEPTEMBRE 2013

### *Ultime Retouche*

COLLECTION LES JARDINS DE PRIAPE

NOVEMBRE 2013

### *La Peur du Noir*

COLLECTION LES JARDINS DE PRIAPE

MARS 2014

### *La Femme de papier*

COLLECTION LES JARDINS DE PRIAPE

MAI 2014

### *Priapées*

HORS COLLECTION TABOU

SEPTEMBRE 2011

Françoise Rey et Patrick Barriot

## Dans la même collection

*Devenir Sienna*

Éva Delambre

*Les Agonies de l'Innocence*

Violetta Liddell

*Transports en commun*

Denise Miège et Leeloo Van Loo

*Médium*

Alan Janic

*Souvenirs lamentables*

Françoise Rey

*S'inventer un autre jour*

Anne Bert

*Ultime Retouche*

Françoise Rey

*L'Appel du Large*

Camille Colmin

*La Peur du Noir*

Françoise Rey

*La Femme de papier*

Françoise Rey

*Le Concierge*  
Jean-Michel Jarvis

*L'Esclave*  
Éva Delambre

*Tu meurs*  
Sophie Cadalen

*Libertinage à Bel-Amour*  
Marcel Nuss

*Dix bonbons à l'Amante*  
Julie-Anne de Sée

*Orgasmic*  
Gérald Ruault

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN UNION EUROPÉENNE SUR  
LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE COLOR PACK,  
EN AVRIL 2015  
DÉPÔT LÉGAL : 2<sup>e</sup> TRIMESTRE 2015

Françoise Rey

# Des camions de tendresse



Vick est une fille. Mais elle ressemble à un garçon. Alors qu'elle fait de l'auto-stop, elle rencontre de beaux chauffeurs de poids-lourd homosexuels qu'elle ne va plus quitter durant deux ans.

*Des camions de tendresse*, c'est une histoire d'amour singulière, un des plus beaux romans de Françoise Rey, où on rit souvent à gorge déployée.

*Françoise REY, après une enfance et une adolescence grenobloises, suit des études de Lettres, puis enseigne deux ans en Vendée avant de s'établir, en 1976, dans la région beaujolaise. Mariée, mère de trois enfants, elle a été professeur dans un collège de campagne. Elle devient célèbre grâce à la littérature érotique (plus de 30 livres publiés à ce jour). Nombreux sont ceux qui la considèrent comme la "grande dame de l'érotisme contemporain".*

Photo de couverture : *Bundled and Blowing* par Jake Garn

COLLECTION



[www.tabou-editions.com](http://www.tabou-editions.com)

ISBN 978-2-36326-020-8

16 €